

47, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS  
75006 PARIS (FRANCE)tél. (1) 633.42.47  
ccp: 1248.74.N ParisDU MARDI AU VENDREDI:  
9H-12H / 14H-18H30Hebdomadaire - N° 711 - 4 juin 1981 - 4,5 F  
(Conditions d'abonnement en dernière page)D 711 BRESIL: CONFLIT PAYSAN DANS LE SERGIPE

A Santana dos Fradres, dans la commune de Pacatuba (Etat de Sergipe), un conflit oppose depuis trois ans quatre-vingt six familles de paysans, soit quatre cent dix personnes, à la Société SERAGRO (Serigy Agro-Industrial Limitada). C'est en 1979 que la SERAGRO a acheté la "Fazenda Santana dos Fradres" à M. Roberto Peixoto; celui-ci avait commencé depuis un an à "nettoyer le terrain", c'est-à-dire à essayer de faire partir les habitants du village voisin, légitimes propriétaires de leurs parcelles et d'une plantation de cocotiers.

Soutenus par l'évêque de Propriá, Mgr José Rodrigues de Sousa, les paysans de Santana dos Fradres se sont progressivement organisés en "communauté". Le 14 septembre 1980, l'évêque, en visite dans la région, sortait indemne d'un "accident" de voiture provoqué par les hommes de main de la SERAGRO.

Les incidents ont recommencé le 28 février 1981. On lira ci-dessous différents récits de la tentative d'occupation des terres des paysans par les tracteurs de la société. On notera en particulier comment la lutte des paysans est intégrée dans leurs croyances religieuses à travers les cantiques qu'ils chantent à l'église.

Note DIAL

1- Le conflit raconté par le poète brésilien Pedro Tierra

## A ADOLFO ESQUIVEL, HOMME DE PAIX

Je crois qu'à côté des souvenirs amers de mon pays - l'arrestation et l'interrogatoire, les actes de force des dictateurs (1) - il y a dans tes bagages de retour les gestes d'amour du peuple des marges, des périphéries urbaines et des lointaines campagnes, gestes qui, en quelque sorte, nous rachètent. Plus que la colère des puissants et que la lâcheté de la presse devant la parole des justes, le Brésil c'est la massue Tapirapé, signe de paix, et le fourreau de cuir de la machette paysanne de la vallée de l'Araguaia (2).

Je viens te parler du peuple. Poète, je me dois de livrer au vent la parole silencieuse des opprimés. C'est de leur silence séculaire qu'a jailli ma voix. Aussi, je te livre, à toi qui es la voix des baillonnés

(1) Lors de son passage au Brésil comme Prix Nobel de la paix, Adolfo Esquivel a été, le 19 janvier 1981, interpellé par la police. L'incident a été relevé par toute la presse (NdT).

(2) Allusion aux cadeaux reçus par Adolfo Esquivel lors de son passage au Brésil (NdT)

d'Amérique, le chant des outils, des faux, des houes, de la charrue ouvrant la terre, des mains obscures plantant la semence et l'aube des hommes.

Adolfo, je vis dans un pays d'hommes sans terre. De millions d'hommes sans terre. Je reviens du combat d'une petite partie de ces déshérités. Quatre-vingt six familles, noires pour la plupart, qui résistent pacifiquement aux menaces d'expulsion d'un endroit perdu entre forêts et cocotiers. Je reviens de Santana dos Fradres, dans l'intérieur du Sergipe, au Nord-est brésilien.

Nous étions arrivés à Santana dos Fradres en fin d'après-midi en apportant des vivres. Le petit village était dans l'inquiétude. C'est alors que nous avons senti ce qu'était la tension des assiégés dans la peau de ses hommes, dans la parole de ses femmes et dans les yeux immenses de ses enfants. A quelques mètres de nous, de l'autre côté de la rue, les hommes de main armés de l'entreprise "Serigy" nous surveillaient.

Dans la petite église où nous étions réunis, nous avons entendu, au milieu des "Béni soit Dieu" chantés par le peuple, ce récit.

Les gens vivent là depuis plus de cent ans. Depuis l'époque des "senzalas" (3). Ils sont quatre-vingt six familles qui piochent la terre et s'occupent des cocotiers plantés par leurs grands-parents. La violence à leur encontre n'a pas cessé au cours des trois dernières années. Depuis que la "Serigy", une des plus grandes entreprises d'Etat, a acheté les terres sur lesquelles ils vivent, ils n'ont plus aucun répit. Ils ne peuvent plus travailler aux champs car ils sont obligés de garder les plantations de cocotiers menacés d'occupation. La "Serigy" exploite les cocotiers du Sergipe; elle suce la sueur, le sang, les os des travailleurs; et elle vend ses paquets de noix de coco rapée et ses litres de lait de coco dans les supermarchés du sud.

28 février. Soudain, les cultivateurs se trouvent face aux tracteurs de l'entreprise qui avancent en direction de leurs clôtures. En même temps, à quelques kilomètres de là, un groupe de cinquante-cinq hommes armés pénètrent dans les maisons des cultivateurs, détruisent ce qui s'y trouve et frappent les gens, en tirant devant les jambes des enfants et en menaçant les femmes. Ils font jaillir contre eux le chœur des femmes en furie qui ont suivi pas à pas la destruction de leurs pauvres maisons et qui crient leur douleur et leur révolte. Les hommes armés s'installent finalement dans trois maisons du hameau de Santana dos Fradres.

De là ils se rendent aux clôtures où les cultivateurs retenaient les tracteurs de la "Serigy". Les tracteurs avancent lentement en direction du petit groupe de paysans. La parole n'a plus aucune signification: tout ce qu'il était possible de dire a été dit. Rien ne pouvait plus les retenir. C'est alors qu'armées du courage absolu de ceux qui ont tout perdu, deux fillettes s'avancent vers les tracteurs et se couchent devant les roues pour leur bloquer le passage. Du fond de sa gorge et de sa révolte, un vieux paysan tire assez de force pour crier avec une voix de feu et d'acier: "Arrêtez! Ou alors vous savez pas ce qui va vous arriver!" Les tracteurs reculent... Près de la clôture, sous les yeux des hommes de main stupéfaits par tant de force, les femmes s'agenouillent et récitent l'office de Notre-Dame.

---

(3) Logements des esclaves dans une exploitation rurale (NdT).

Après le récit, nous avons chanté ensemble le cantique "Terre de la victoire". C'est alors que j'ai vu les enfants et les femmes autour de l'autel. Je me suis approché pour voir; il y avait là le corps d'un bébé, à peine plus grand qu'un carton à chaussures. Il était habillé de blanc et recouvert de fleurs. Sauf le petit visage émacié dénonçant la famine.

Depuis seize jours les cultivateurs étaient assiégés et dans l'impossibilité de travailler aux champs. L'entreprise, avec l'aide d'autres propriétaires terriens, avait bloqué tous les passages. Pour faire parvenir des vivres récoltés par la solidarité du peuple et de l'Eglise de Propriá, il fallait forcer la clotûre d'une grande propriété.

L'enfant a été enterré le lendemain matin. C'était la deuxième victime. La première avait été M'sieu Nicanor, le seul paysan à avoir assisté, impuissant, à l'invasion du village. Devenu fou de douleur, devant l'humiliation et la violence auxquelles il avait assisté, il a été emmené de là par ses camarades.

La pluie, jusqu'alors absente, est venue rendre plus difficile la vie des familles abritées sous des bâches. L'église et deux maisons qui ont échappé à l'invasion des hommes de main n'étaient pas suffisantes pour accueillir tant de monde. Il a donc fallu étendre des bâches pour protéger du soleil et de la pluie la plupart des familles.

23 mars. Après avoir attendu longtemps des mesures de la part des autorités, les cultivateurs ont pris leurs enfants dans les bras et, avec leurs femmes, traversé la rue pour entrer dans les maisons occupées par les hommes de main. Arrivés là, ils ont, sans coup férir, désarmé les tueurs à gages: pendant que les hommes parlaient, les femmes sont entrées dans les pièces pour ramasser les armes et les munitions.

Alors qu'elles étaient jusqu'alors criminellement silencieuses, les autorités sont passées à l'action. Elles ont envoyé la police et accusé l'Eglise de Propriá d'attiser le conflit. Cette attitude du pouvoir en place m'a rappelé le vers du poète allemand: "Tous parlant de la violence du fleuve, mais personne n'aperçoit la violence des rives qui le compriment".

Voilà l'histoire. Une petite et grande histoire de mon peuple, tissée jour après jour avec les fils de la peur et du courage sur un métier de terres et d'espairs. Cet acte du drame n'est certainement pas le dernier. C'est pourquoi je te rapporte l'histoire et te demande un mot d'encouragement pour le peuple des noirs de Santana dos Fradres, ce nouveau "quilombo" parmi les palmiers (4), libéré sans autres armes que les mains ouvertes de ses enfants. L'histoire des opprimés d'Amérique retiendra le combat des noirs de Santana dos Fradres, combat de la foi en ses saints et en l'impossible force des humbles, dans ce pays qui essaie de cacher ses quarante millions de noirs.

Tout mot ou geste de solidarité envers eux peut être envoyé par l'intermédiaire de Mgr José Brandão, évêque de Propriá, une présence permanente et amicale.

Reçois l'accolade avec ma reconnaissance et mon admiration.

Pedro Tierra

---

(4) Nom des villages cachés dans l'intérieur du Brésil et constitués autrefois d'esclaves noirs en fuite. Le plus célèbre de ces villages a été celui de Palmares (NdT).

## 2- La lettre des paysans de Santana dos Fradres

Santana dos Fradres, le 3 mars 1981

Aux travailleurs qui souffrent comme nous. A nos syndicats. A nos fédérations, à la CONTAG. A toutes les communautés de toutes les régions et de tous les diocèses qui luttent avec nous. A la Commission pastorale de la terre. Aux commissions des droits de l'homme. Aux députés qui luttent avec les travailleurs pour leurs droits, aux journalistes et aux étudiants.

Chers amis,

Nous vous faisons savoir à tous les violences qui ont été commises le 28 février dans notre communauté de Santana dos Fradres, commune de Pacatuba, dans le Sergipe.

Voilà plus de trois ans qu'on lutte pour nos droits de possession dans la propriété Santana dos Fradres. On y est installé depuis le temps de nos arrières grands parents, mais on est traité comme des crapauds sous la patte des vaches. Depuis un an et surtout depuis quatre mois, l'entreprise Vieira Sampaio d'Aracajú essaie de nous prendre nos terres. Ca fait trois fois qu'on est victime de violences. Le 28 février 1981, le coup a été plus fort.

Soixante hommes armés ont venu de plusieurs endroits de l'Etat. Ils étaient armés avec de l'armement nouveau qu'on avait jamais vu. Et ils amenaient aussi trois caisses de carton. On savait pas ce que c'était. Le bruit court dans la région que c'est des bombes.

Ils ont entré sur nos terres par un endroit qu'on attendait pas. Ils ont venu en barque par la rivière du Silveira et ont entré à Santana dos Fradres. Ils ont cassé les barrières, ils ont coupé les clôtures de barbelé, ils ont couru après les bêtes, ils ont battu tous les gens de la communauté qui se trouvaient sur les routes. Ils ont respecté personne, les enfants, les femmes ou les hommes. Ils ont même fait couler le sang de deux hommes, ils ont même tiré dans les pieds des enfants. Il y en a qui ont envahi les maisons en cassant la porte, pendant que des autres tueurs à gages prenaient position aux fenêtres en recherchant les hommes. Ils couraient après les femmes et les enfants pour les empêcher d'avertir les autres hommes.

Ces gens-là étaient commandés par M'sieu José Augusto (5), directeur de l'entreprise Vieira Sampaio. Il a demandé à nous si on connaissait l'instruction. On a répondu qu'on savait pas. Il a expliqué que c'était l'instruction de guérilla, mais on sait pas ce que c'est.

Il a entré dans Santana. Il a passé à Porto, à Dendé et à Geme. Ils ont semé la violence dans tous ces villages.

A Geme ils ont essayé de mettre le feu à une maison de palme. Les femmes les ont suivis depuis le début jusqu'à la fin. Les deux hommes qu'ils ont fait couler le sang, s'ils sont pas morts c'est grâce aux femmes. La délivrance des hommes, c'est grâce aux femmes qui ont tenu tête.

---

(5) En réalité, José Augusto (NdT).

Après Geme, ils ont continué jusqu'à la barrière de la forêt où on était de garde. A ce moment-là, les deux tracteurs étaient de l'autre côté de la barrière, du côté extérieur de la forêt. Une autre voiture a venu. Quand ils ont été arrivés à la barrière, ils ont dit d'entrer dans la zone de Santana, dans nos terres. Ça a été une grande bataille pour pas les laisser entrer dans nos terres. Les tracteurs ont écrasé les barbelés pour passer. Alors, deux filles s'ont couché par terre devant les tracteurs avec des enfants. Même comme ça ils ont essayé de passer par dessus les filles et les enfants, en nous mettant en joue avec leurs armes.

M'sieu José Algosto a exigé qu'on se réunisse (seulement avec nous parce que c'était uniquement pour les hommes). Il nous a dit qu'on avait perdu parce qu'il avait fait un procès en justice, qu'il avait perdu le premier procès à cause de la loi de prescription. Mais que le juge a présenté au gouvernement votre affaire comme perdue. C'est pour ça que j'ai fait un procès.

M'sieu José Algosto a dit encore: je suis là et j'y reste. Vous dites que vous êtes propriétaires. Le propriétaire, c'est moi, et j'ai les papiers. Le propriétaire de cette terre c'est une veuve et son fils. Moi, je suis leur employé et ils demandent comment les choses vont par ici. Il y a beaucoup de noix de coco qui se perdent. Moi, j'ai besoin des noix de coco, sinon l'usine s'arrête. Celui qui récolte un cocotier sans être le propriétaire, c'est des milliers de noix de coco à moi. Et ça me porte préjudice.

M'sieu José Algosto a parlé que ça coutait cher d'acheter des armes pour donner aux gens qui viennent faire des violences contre vous. Il a dit que Salur (6) a dit amicalement qu'il y gagnait rien dans cette affaire. Il y a que vous qui y gagnez quelque chose par la violence. Et Salur a pas dit qu'il avait pas dit ça.

Là où ces gens-là se trouvent, ils tirent directement. Nous avec nos familles on est jour et nuit dans la forêt pour empêcher les tracteurs d'entrer. Nos familles ont faim, les hommes peuvent pas travailler, les enfants ont peur, les femmes aussi.

Et M'sieu José Algosto a parlé que j'étais responsable de tout. Eux, ils ont fait un trou ici pour tuer l'évêque (7) mais ils disent que c'est moi le responsable.

A la fin de la réunion les gens de la société ont parti. Ils sont installés à Santana dans une maison vide, et les tracteurs de l'autre côté de la barrière.

On finit cette lettre en vous demandant à tous de venir à notre secours, nous les travailleurs ruraux. On vous le demande d'en parler à tous les frères pour qu'ils nous soutiennent, nous qu'on est persécuté par les puissants. On vous demande de demander au président de notre patrie qu'on soit maître de nos terres. On veut que ce qu'on perd ça soit la plus grande urgence.

On signe au nom des 86 familles de cultivateurs de la communauté de Santana dos Fradres. 410 personnes.

(6) Nom d'un propriétaire travaillant pour la Serigy (NdT).

(7) Le 14 septembre 1980, les hommes de main de la Serigy avaient détruit un pont pour provoquer l'accident de l'évêque de Propriá, en visite sur place avec des journalistes de la BBC (NdT).

3- Le cantique "Terre de la victoire" composé à cette occasion

Refrain: Allons, mon frère, en vérité  
Jésus a des droits sacrés  
Notre terre c'est la victoire  
Le pays où on est tous nés

- 1- Bien triste est la loi de la Sérigy  
Les maisons des gens elle a envahies  
Pour notre désespoir et dans les cris  
En semant là un aussi grand mépris
- 2- Les hommes étaient, oui, tous dispersés  
Pour eux, pas de programme arrêté  
La parole que Dieu a annoncée  
Elle doit régner dans le monde entier
- 3- Quand les tracteurs se mett'nt à avancer  
A l'heure où dans les terr's ils vont entrer  
S'en va l'amour d'la vie pour le bébé  
Tous on demande à Dieu de nous aider
- 4- La Sérigy nous fait la guerr' vraiment  
Se sont réunis alors tous les gens  
A Madame Sainte Anne (8) suppliant:  
O Mère, au secours! Au secours! Entends!
- 5- S'étendent deux jeun's fill's sur le chemin  
Chacune priant Dieu et demandant:  
Jésus, pour moi de la mort c'est le temps  
Venez à mon secours, Agneau Divin!
- 6- Si je meurs c'est pour dir' la vérité  
A ces fauteurs de trouble et d'injustice  
Sainte-Ann' des Frèr's c'est pas un cas d'police  
C'est nous les paysans les héritiers
- 7- Un jour la tristesse disparaîtra  
La vérité du Père éclatera  
Jésus est la lumière du chemin  
Gloire à Dieu, pauvres mais en paix, enfin!

Luiza de França  
Santana dos Fradres, mars 1981

(8) Le nom du village "Santana dos Fradres" veut dire  
"Sainte-Anne des Frères" (NdT).

-----  
(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous  
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

-----  
Abonnement annuel: France 210 F - Etranger 245 F par voie normale  
(par avion, tarif sur demande selon pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441